

La maison du Berger [fin]

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **35 (1967)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567222>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nous faisons suivre ci-après la fin du récit «La Maison du Berger» dont la publication fut interrompue à la suite de la disparition du manuscrit. D'autre part nous nous excusons auprès de nos lecteurs de ne pouvoir reprendre qu'en mai la publication de l'article «Pathologie sexuelle et vertu d'espérance», car il ne nous fut pas possible d'obtenir à temps un double de l'original qui s'est perdu. C.W.

La Maison du Berger

par R. Gérard

suite et fin

Au temps de mon service militaire succédèrent les années de guerre. Je fus prisonnier durant quatre ans dans un stalag. Ces événements extérieurs passèrent sur moi sans rien ajouter ni retirer au vide atroce qui s'était installé en moi. Un jour, je me retrouvai libre enfin, vieilli et les épaules voûtées, les bras ballants, sur le pavé de Paris. Je songeai à trouver refuge au pensionnat Pascal; on m'y accueillit comme un enfant prodigue. Ce premier soir de mon retour j'allai appuyer mon front contre la grille où pour la dernière fois j'avais vu le vrai Angélo. Ne saurais-je plus que pleurer désormais? Je me décidai à demander des nouvelles à l'homme d'affaires qui s'était auparavant occupé de moi. Quelles nouvelles n'avait-il pas à m'apprendre! Mon père était mort six mois plus tôt, non sans s'être remarié une troisième fois, avec une indigène chinoise mais selon la loi française. En conséquence, il avait pu lui laisser tous ses biens par testament, le domaine compris. La part qu'il n'avait pu me retirer de son héritage était constituée de valeurs difficilement négociable, de parts dans d'obscures sociétés étrangères. Je me trouvai donc indépendant et sauvé de la misère immédiate, mais définitivement écarté du paradis de mon enfance, mon seul rêve, le seul but qui m'avait permis de survivre. Néanmoins, je ne désespérai pas. Je chargeai cet homme d'affaires de me tenir au courant de toutes les transactions qui pourraient survenir concernant le château. Mon idée se trouva bientôt vérifiée. Plutôt que d'abandonner son pays, ma nouvelle belle-mère mettait en vente toutes les possessions que lui avait valu cet héritage. Il n'était pas question pour moi de racheter le château, il fut adjugé à une vedette de cinéma qui le revendit l'an suivant à une famille princière laquelle le céda à un escroc international et enfin vos hôtes actuels s'y installèrent. Pour combien de temps? Et au prix de quelles dégradations pour mon beau domaine définitivement perdu! Vous pouvez juger des résultats et ne pouvez sûrement plus imaginer quel fut le cadre de ma jeunesse. Mais enfin, mon homme d'affaires parvint à soustraire à cette vente l'ancien pavillon des gardiens, la maison d'Angélo, cette demeure où nous sommes maintenant. Il réussit à réaliser tout mon avoir pour cet achat partiel au prix de grandes pertes, bien sûr. Mais j'ai pu revenir près des sources de ma vie. Je rachetai quelques pièces du mobilier, ce que vous voyez ici et dont l'authenticité ne pouvait convenir aux nouveaux propriétaires, je pus aménager cette pièce. Mais il n'était plus question pour moi de mener une vie de châtelain. La modeste rente qui me restait sur mon avoir réalisé ne suffisait même plus à me faire vivre. C'est alors que je me mis berger. Ce petit troupeau que vous avez vu et un peu de jardinage que je fais dans la journée suffit à ma subsistance. Pour les gens du vil-

lage, je suis un étranger, un original dont ils ne s'occupent guère. Pourtant, ils ont dû, sans doute, me reconnaître; mais ils ont la discrétion de sembler m'ignorer et je tiens à sauvegarder cette apparence d'anonymat. Nul ne soupçonne que le soir, après ma journée de travail, je redeviens le vrai châtelain de Roc-Herbaut. Vos amis Boucher-Dumont ont dû entendre également mon histoire, mais eux l'ont oubliée grâce à cette indifférence qui assure mon repos. Je n'avais à craindre qu'une intrusion comme celle qui s'est produite ce soir, le hasard d'une visite imprévue. La vôtre n'était pas si grave je l'avais redoutée. Vous étiez un auditeur idéal, capable de m'écouter et aussi capable, je l'espère, d'oublier aussitôt mon récit.»

Le baron d'Herbaut s'était levé. Il remplit de nouveau mon verre d'alcool et me regarda en souriant:

«Ne croyez pas que ma vie est celle d'un sage, tout au plus une vie de rêveur, inadapté au monde et réfugié dans un domaine que j'ai recréé selon mon désir. Je ne suis pas malheureux, je ne suis pas seul non plus, le passé me tient compagnie et un fantôme qui ne me quitte pas, celui d'Angélo. Chaque soir, je l'attends, il vient me parler du parc détruit, de ses courses, de ses guets, il me rapporte l'odeur des halliers. Dès que vous serez parti, il entrera dans cette pièce, et avec lui tous les parfums, toute la fraîcheur du bois mouillé par l'orage...».

Il souleva un rideau de la fenêtre: «D'ailleurs, le calme est revenu, la pluie a cessé et, de nouveau, quelques étoiles scintillent. La nuit sera belle pour votre retour chez vous. Il est temps je vous réaccompagne à ma porte, je ne voudrais pas prendre davantage sur votre sommeil, mon histoire risque déjà assez de le troubler...».

Il m'accompagna, flambeau en main, jusqu'au bas de l'escalier, ouvrit sa porte sur la nuit, claire en effet, argentée par un rayon de lune qui glaçait les flaques d'eau. Je tentai maladroitement de remercier mon hôte, non tant pour son accueil réticent que pour cette étrange histoire dont l'irréalité me laissait un peu ahuri. Il m'interrompit d'un geste: «Vous avez déjà tout oublié, n'est-ce pas?». Je ne trouvais rien de mieux pour le rassurer que de lui annoncer mon départ par le premier autocar du matin. Il en sembla soulagé et me sourit enfin sans contrainte.

Il me sembla tout au long du chemin marcher dans un rêve; des brumes flottaient, des reflets de lune s'accrochaient aux gouttes d'eau constellant les arbres, c'était une féerie sur laquelle les nuages glissaient reflétés sur le sol en ombres légères. Je m'éveillai de ce rêve en retrouvant la cohue des autos revenues depuis peu de la côte et le bruit qui avait déjà envahi la maison. Je retrouvai Monsieur Boucher-Dumont devant un verre de whisky, dont il ne semblait pourtant pas avoir besoin si j'en jugeai par son regard vague et sa voix hésitante: «Ah! vous voilà! dit-il avec un grand geste qui faillit renverser son verre, vous nous avez bien lâché ce soir. Et qu'avez-vous fait au lieu de vous amuser avec nous?».

Je ne crus pas mentir en répondant, aussi vaguement: «Oh! moi, j'ai passé la soirée au château...».